

Le Jeune Roi

C'était la veille du jour fixé pour son couronnement, et le jeune roi était resté seul dans sa magnifique chambre. Tous ses courtisans avaient demandé la permission de se retirer, s'étaient inclinés jusqu'à terre, selon l'étiquette, et étaient partis vers la grande salle du palais afin de recevoir quelques dernières instructions du maître des cérémonies.

Le départ des courtisans n'affligea nullement le roi de seize ans. Avec un soupir de soulagement, il se jeta sur les coussins moelleux de son lit brodé et y demeura étendu, le regard fixe et la bouche grande ouverte, tel un animal des bois fraîchement capturé par des chasseurs.

En vérité, c'étaient bien des chasseurs qui l'avaient trouvé ; ils étaient tombés sur lui par hasard alors que, à demi nu, une flûte à la main, il suivait le troupeau de chèvres d'un pauvre berger, dont il s'était toujours cru le fils. Il était l'enfant unique de la fille du vieux roi, fruit de son mariage secret avec un homme bien inférieur à elle par la naissance — un étranger qui, par la force magique de son luth, avait contraint la princesse à l'aimer ; selon d'autres, c'était un artiste de Rimini, honoré par la princesse, et qui avait soudainement disparu, laissant inachevée l'œuvre sur laquelle il travaillait dans la cathédrale. L'enfant, âgé de huit jours seulement, fut arraché à sa mère tandis qu'elle dormait et confié aux soins d'un paysan et de sa femme, qui n'avaient point d'enfants et vivaient dans une partie reculée de la forêt. Le chagrin, déclara le médecin de la cour comme une contagion — ou, ainsi que le supposaient certains, un puissant poison italien administré dans du vin —, tua en moins d'une heure après son réveil la pâle princesse qui lui avait donné le jour ; au moment même où le messenger fidèle, ayant emporté l'enfant sur l'arçon de sa selle, descendit de son cheval fatigué et frappa à la porte rude du berger, le corps de la princesse était déjà déposé au fond d'une fosse creusée dans un cimetière abandonné, loin des portes de la ville, dans une tombe où gisait déjà, disait-on, le cadavre du jeune étranger, d'une beauté ineffable, les mains liées par une corde derrière le dos et la poitrine couverte de multiples blessures.

Ainsi, du moins, le racontait-on à voix basse, en secret. Ce qui était certain, c'est que le vieux roi, sur son lit de mort, contraint par les remords de sa conscience de se souvenir de sa faute, ou simplement ne voulant pas que le royaume passât en des mains étrangères, avait ordonné de retrouver le garçon et, en présence du conseil, l'avait reconnu pour son héritier.

Et il semblait que, dès l'instant de cette reconnaissance, le garçon eût montré les signes de cette étrange inclination pour la beauté qui devait exercer une influence si considérable sur toute sa vie. Ceux qui l'accompagnaient dans les appartements qui lui étaient destinés parlaient souvent des exclamations qui s'échappaient de ses lèvres lorsqu'il voyait les beaux vêtements et les riches bijoux préparés pour lui, ainsi que de la joie presque sauvage avec laquelle il avait rejeté loin de lui sa rude chemise de cuir et son lourd manteau de peau de mouton. Parfois, certes, la belle et libre existence des bois lui manquait, et l'ennuyeux cérémonial de la cour, occupant tant d'heures chaque jour, l'irritait. Mais le merveilleux palais — Joie était son nom, dont il était désormais le maître — lui apparaissait comme un monde nouveau de plaisirs créés pour lui, et dès qu'il pouvait s'échapper du conseil ou de la salle d'audience, il dévalait le grand escalier orné de lions de bronze doré et de marches de porphyre étincelantes, errant de salle en salle, de corridor en corridor, comme s'il cherchait dans la contemplation des belles choses un remède à ses tristesses, une consolation pour sa guérison.

Lors de ces voyages, ainsi qu'il appelait ses promenades dans le palais — en effet, c'étaient pour lui de véritables voyages au pays des merveilles —, il était parfois accompagné de pages sveltes aux cheveux clairs, vêtus de manteaux flottants dont les rubans claquaient gaiement au vent. Mais plus souvent il marchait seul, sentant, pour ainsi dire, instinctivement, par une sorte de pénétration, que les mystères de l'art se comprennent mieux dans la solitude, et que la beauté, tout comme la sagesse, se contemple plus profondément dans l'isolement.

On racontait des histoires étonnantes à propos du garçon. On disait qu'un gros bourgmestre, s'étant présenté pour offrir une adresse solennelle de la part de ses concitoyens, l'avait trouvé à genoux, dans une attitude de prière, devant un grand tableau envoyé de Venise. Une autre fois, il avait disparu pendant de longues heures, et après de minutieuses recherches, on l'avait découvert dans une petite pièce de la tour nord du palais, contemplant, comme en extase, une précieuse pierre grecque représentant Adonis. On l'avait vu couvrir de baisers ardents le front de marbre d'une antique statue exhumée dans le lit d'une rivière lors de la construction d'un pont et représentant, ainsi que l'indiquait l'inscription, un esclave bithynien d'Hadrien. Il passait des nuits entières à observer le jeu de la lumière lunaire sur la statue d'argent d'Endymion.

Toutes les choses rares et précieuses le charmaient littéralement, et, dans son désir irrésistible de se les approprier, il envoyait des messagers en des terres lointaines : tantôt pour acheter de l'ambre aux rudes pêcheurs de la mer du Nord, tantôt en Égypte afin de trouver cette extraordinaire turquoise verte que l'on ne trouve que dans les tombes des pharaons et à laquelle on attribue des propriétés

magiques, tantôt en Perse pour de la soie et des vases d'argile, tantôt en Inde pour du gaze, de l'ivoire, de la pierre de lune, des bracelets de jade, du bois de santal, de l'émail bleu et de fines châles de laine.

Ce qui l'occupait toutefois par-dessus tout, c'était le vêtement qu'il devrait porter le jour de son couronnement : la pourpre tissée d'or, la couronne semée de rubis et le sceptre orné de rangs de perles. C'était à cela qu'il pensait en cette soirée, étendu sur son lit magnifique et regardant la grosse bûche de pin qui couvrait dans la cheminée ouverte. Les dessins, conçus par les artistes les plus célèbres de l'époque, lui avaient été présentés plusieurs mois auparavant, et il avait ordonné de travailler jour et nuit pour les réaliser : il avait fallu parcourir le monde entier afin de trouver les pierreries dignes d'orner le vêtement. Il se voyait en esprit debout devant le maître-autel de la cathédrale, revêtu du somptueux habit royal : un sourire naissait et mourait sur ses jeunes lèvres, illuminant ses yeux sombres comme une forêt.

Après avoir rêvé quelques instants, il se leva de son lit et, s'appuyant sur le chapiteau sculpté de la cheminée, promena son regard autour de lui. La pénombre avait déjà envahi la salle. Les murs étaient couverts de riches tapisseries représentant le triomphe de la beauté. Une immense armoire incrustée d'agate et de lapis-lazuli occupait un angle, et face à la fenêtre se trouvait une petite armoire aux portes laquées parsemées d'or ; sur celle-ci reposaient quelques fines coupes de verre vénitien et une coupe d'onyx aux veines sombres. Des pavots pâles étaient brodés sur le léger couvre-lit de soie, comme s'ils y avaient été jetés par une main alanguie par le sommeil, et de hautes et fines colonnettes d'ivoire soutenaient le baldaquin, au-dessus duquel s'élevaient d'épais panaches de plumes d'autruche, blancs comme l'écume. Une ancienne statue de Narcisse, en bronze vert, tenait un miroir au-dessus de sa tête. Sur la table — une basse coupe d'améthyste. Par la fenêtre, on apercevait l'immense coupole de la cathédrale, se détachant confusément, telle une énorme sphère, au-dessus des maisons perdues dans l'ombre. Très loin, très loin, dans le verger, un rossignol chantait. Un léger parfum de jasmin pénétrait par la fenêtre ouverte. Le jeune homme repoussa de son front ses boucles noires et, prenant son luth, fit vibrer les cordes sous ses doigts. Ses paupières se fermèrent, s'alourdirent, et une faiblesse inhabituelle s'empara de lui. Jamais auparavant il n'avait ressenti avec autant de profondeur, avec autant de raffinement, tous les charmes de la beauté.

Lorsque l'horloge de la tour sonna minuit, il sonna, et les pages entrèrent. Avec beaucoup de cérémonie, ils le déshabillèrent, versèrent de l'eau de rose sur ses mains et parsemèrent de fleurs son oreiller. Presque aussitôt après leur départ de la chambre, il s'endormit.

Et il fit un songe.

Il rêva qu'il se trouvait dans un long et bas grenier, rempli du bruit et du fracas de nombreux ouvriers. Une faible lumière matinale pénétrait par les fenêtres grillagées, révélant les visages émaciés des tisserands penchés sur leur travail. Des enfants pâles et maladifs étaient accroupis.

Lorsque les navettes traversaient la chaîne, les enfants soulevaient les lourdes traverses, et lorsque les navettes s'arrêtaient, ils abaissaient les traverses et rassemblaient les fils. Leurs visages étaient épuisés par les tourments de la faim, et leurs mains frêles tremblaient. Plusieurs femmes aux yeux sombres étaient assises autour d'une table et cousaient. Une odeur horrible infectait toute la pièce. L'air était lourd et malsain ; l'humidité émanait des murs.

Le jeune roi s'approcha de l'un des tisserands, s'arrêta et se mit à le regarder.

Le tisserand leva vers lui ses yeux pleins de haine.

— Que me regardes-tu ? Es-tu un espion envoyé par notre maître pour nous épier ?

— Qui est ton maître ? demanda le jeune roi.

— Notre maître, répondit avec amertume le tisserand, est tout aussi homme que moi. La seule différence entre nous, c'est qu'il porte des vêtements fins tandis que je suis en haillons ; et encore, je suis affaibli par le manque de nourriture, alors que lui, au contraire, souffre d'avoir trop mangé.

— Tous sont libres dans ce pays, dit le jeune roi, et nul ne peut faire de toi son esclave.

— En temps de guerre, répliqua le tisserand, le fort assujettit le faible, et dans un pays en paix, le riche asservit le pauvre. Nous sommes contraints de travailler pour vivre, mais on nous donne une paie si dérisoire que nous en mourons. Nous travaillons pour les maîtres toute la journée, tandis qu'ils entassent l'or dans leurs coffres. Nos enfants dépérissent et meurent avant l'heure, et les visages de ceux que nous aimons s'endurcissent et s'enlaidissent. Nous cultivons la vigne, et c'est un autre qui boit le vin. Nous semons le blé, et notre table reste vide. Nous portons des chaînes, bien qu'aucun œil ne les voie ; nous sommes esclaves, quoiqu'on nous appelle des hommes libres.

— Et il en est ainsi pour tous ?

— Oui, pour tous ! répondit le tisserand : jeunes et vieux, femmes et hommes, petits enfants et vieillards. Les marchands nous oppriment, et nous sommes contraints de leur obéir. Personne ne se soucie de notre sort. Dans nos ruelles privées de soleil erre la Misère aux yeux affamés, et le Vice au visage bestial la suit pas à pas. Le Malheur nous réveille le matin, et la Honte s'assoit près de nous le soir. Mais que t'importe tout cela ? Tu n'es pas des nôtres, tu sembles très heureux.

Et, avec irritation, il détourna la tête de lui et lança la navette en travers de la chaîne ; le jeune roi remarqua qu'ils tissaient avec des fils d'or.

Une terrible épouvante le saisit, et il demanda au tisserand :

— Que fabriquez-vous ?

— La pourpre pour le couronnement du jeune roi ! répondit le tisserand. Mais pourquoi cela t'intéresse-t-il ?

Le jeune roi poussa un cri et... se réveilla dans sa chambre ; par la fenêtre, on voyait la lune pâle naviguant dans le ciel sombre.

Le roi se rendormit et fit un nouveau rêve.

Il lui semblait qu'il gisait sur le pont d'une immense galère où cent esclaves ramaient. Sur un tapis, à côté de lui, était étendu le maître du navire. Il était noir comme l'ébène, et sa tête était enveloppée d'un turban de soie rouge vif. De grands anneaux d'argent passaient dans ses oreilles charnues, et il tenait une balance dans ses mains.

Les esclaves n'avaient pour tout vêtement que des lambeaux servant de tablier, et chacun d'eux était enchaîné à son voisin. Le soleil brûlant les cuisait ; des nègres circulaient parmi eux et les fouettaient avec des lanières de cuir. Ils tendaient leurs bras décharnés et pesaient de tout leur poids sur les lourdes rames qui s'enfonçaient dans les flots. Des gerbes d'eau jaillissaient au-dessus des rames.

Enfin, ils arrivèrent jusqu'à une petite baie et commencèrent à sonder la profondeur de l'eau. Une légère brise venue de la terre couvrit le pont et la grande voile d'une fine poussière rouge. Trois Arabes accoururent vers le rivage et lancèrent leurs javelots en direction du navire. Le maître de la galère prit un arc peint et perça la gorge d'un des Arabes d'une flèche. Celui-ci tomba lourdement dans les vagues du bord, tandis que ses compagnons s'enfuirent au galop. Une femme voilée de jaune les suivit lentement sur un chameau, se retournant parfois vers le cadavre.

Dès qu'on eut jeté l'ancre et amené les voiles, les nègres descendirent dans la cale et en rapportèrent une longue échelle de corde lestée d'un poids de plomb. Le maître de la galère la jeta par-dessus bord, attachant les extrémités à deux montants de fer. Alors les nègres prirent le plus jeune des esclaves, lui ôtèrent ses chaînes, lui bouchèrent soigneusement les narines et les oreilles avec de la cire, et lui attachèrent une lourde pierre à la ceinture. Il descendit avec peine l'échelle de corde et disparut dans la mer. L'eau ondula légèrement à l'endroit où il avait plongé. Quelques esclaves regardaient par-dessus bord avec curiosité. À la proue de la galère, un nègre frappait monotone sur un tambour pour éloigner les requins.

Quelque temps après, le jeune esclave reparut hors de l'eau et, tout essoufflé, grimpa l'échelle en tenant dans sa main droite une perle. Les nègres s'emparèrent de la perle et renvoyèrent aussitôt l'esclave dans l'eau. Les autres esclaves somnolaient lourdement sur leurs rames. Encore et encore, le plongeur remontait, rapportant chaque fois une belle perle. Le maître de la galère les pesait et les déposait dans un sac de cuir vert.

Le jeune roi voulut parler, mais sa langue semblait collée à son palais, et ses lèvres refusaient de bouger. Les nègres bavardaient et disputaient entre eux au sujet d'un collier de perles brillantes. Deux oiseaux tournoyaient au-dessus de la galère.

Enfin, le plongeur remonta pour la dernière fois, et la perle qu'il rapportait était plus belle que toutes les autres, car elle était ronde comme la pleine lune et brillait plus fort que l'étoile du matin. Mais le visage du plongeur était d'une pâleur effrayante, et lorsqu'il tomba sur le pont, le sang jaillit de ses narines et de ses oreilles. Il tressaillit une fois, deux fois — et rendit l'âme. Les nègres le soulevèrent par les épaules et jetèrent son corps par-dessus bord.

Le maître de la galère éclata de rire et s'approcha pour prendre la perle. Après l'avoir examinée, il la posa sur son front et s'inclina. « Celle-ci ira au sceptre du jeune roi ! »

Le jeune roi poussa un cri et... se réveilla. Par la fenêtre, on voyait les doigts gris et rapaces de l'aube arracher du ciel les étoiles fanées.

Et il se rendormit de nouveau et fit encore un rêve.

Il se voyait dans la pénombre d'une forêt aux fruits étranges et aux fleurs vénéneuses écarlates. Des serpents sifflaient contre lui, et des perroquets, faisant scintiller leurs aigrettes, volaient de branche en branche en criant. Une énorme tortue dormait dans le sable brûlant. Des troupes de singes et de paons nichaient dans les arbres.

Il marcha, marcha encore, et atteignit bientôt la lisière de la forêt. Là, il vit une multitude d'hommes travaillant dans le lit asséché d'une rivière. Ils escaladaient les rochers comme des fourmis, creusaient dans la terre de profonds puits et y descendaient. Les uns broyaient les roches avec de lourds marteaux, les autres grattaient le sable. Ils arrachaient les racines des cactus et piétinaient des fleurs rouge sang. C'était un travail incessant, et personne ne restait oisif une seule minute.

La Mort et l'Avarice observaient depuis une grotte obscure, et la Mort dit :

— Je suis lasse. Donne-moi le tiers de ces gens afin que je puisse partir d'ici.

Mais l'Avarice secoua la tête.

— Ce sont mes serviteurs ! répondit-elle.

Et la Mort dit encore :

— Qu'as-tu dans la main ?

— Trois grains de blé. Pourquoi cela t'intéresse-t-il ?

— Donne-m'en un, demanda la Mort, afin que je puisse le semer dans mon jardin, un seul ! Et ensuite je partirai d'ici.

— Je ne veux rien te donner ! répondit l'Avarice en cachant sa main dans les plis de sa robe.

Alors la Mort éclata de rire, prit une coupe et la plongea dans les eaux du marais, et de la coupe sortit la Fièvre. Elle traversa la foule, et le tiers des hommes tomba. Un brouillard froid la suivait, et des serpents d'eau rampaient sur ses traces.

Quand l'Avarice vit qu'un tiers des hommes était mort, elle se frappa la poitrine et se mit à pleurer ; elle battait sa poitrine stérile et criait :

— Tu as perdu le tiers de mes serviteurs. Va-t'en là-bas ! La guerre sévit dans les montagnes de Tartarie, et les chefs de deux armées t'appellent. Les Afghans ont tué un taureau noir et se préparent au combat. Ils font retentir leurs lances contre leurs boucliers et ont coiffé des casques de fer. Qu'est-ce qui te retient dans mes domaines ? Va-t'en, te dis-je, et ne reviens plus ici.

— Non, objecta la Mort, tant que tu ne m'auras pas donné un grain de seigle, je ne partirai pas !

Mais l'Avarice serra fortement le poing et répondit, les dents serrées :

— Tu n'obtiendras rien !

Alors la Mort éclata de rire, prit une pierre noire et la jeta dans la forêt. Des buissons de plantes vénéneuses sortit la Peste, vêtue de flammes. Elle passa parmi les hommes, et tous ceux qu'elle toucha moururent. L'herbe, à mesure qu'elle avançait, se flétrissait sous ses pieds.

Et l'Avarice trembla et couvrit sa tête de cendre.

— Tu es cruelle, tu es cruelle ! La famine règne dans les villages de l'Inde, et les réservoirs de Samarcande sont à sec. La famine règne dans les villages d'Égypte, et les sauterelles sont venues du désert. Le Nil n'a pas débordé, et les prêtres maudissent Isis et Osiris. Va vers ceux qui ont besoin de toi, et laisse-moi mes serviteurs !

— Non, répondit la Mort, tant que tu ne m'auras pas donné un grain de seigle, je ne partirai pas d'ici.

— Je ne te donnerai rien ! dit l'Avarice.

Et de nouveau la Mort éclata de rire. Elle siffla entre ses doigts, et une femme volant dans les airs descendit. Sur son front était écrit : « Je suis la Peste ». Des bandes de vautours décharnés tourbillonnaient autour d'elle. Elle recouvrit la vallée de ses ailes, et il ne resta plus un seul être vivant.

Et l'Avarice, poussant des cris perçants, s'enfuit dans la forêt, tandis que la Mort enfourcha son cheval rouge et partit au galop.

plus vite que le vent.

Et de la vase, au bout de la vallée, rampèrent des dragons et d'effroyables créatures écailleuses ; les chacals rôdaient sur le sable, levant leurs museaux, reniflant le vent.

Et le jeune roi pleura et dit :

— Qui étaient ces gens et que cherchaient-ils ?

— Ils cherchaient des rubis pour la couronne du roi ! répondit quelqu'un derrière lui.

Et le jeune roi tressaillit, se retourna et vit un homme vêtu en voyageur, tenant un miroir à la main.

Et il pâlit et demanda :

— De quel roi ?

Et le voyageur répondit :

— Regarde dans ce miroir, et tu le verras.

Il regarda dans le miroir et, voyant son propre visage, poussa un grand cri. Lorsqu'il s'éveilla, une lumière éblouissante du soleil inondait la chambre, et dans le jardin chantaient les oiseaux.

En ce moment, le châtelain et les principaux dignitaires de la cour entrèrent chez le roi, et les pages lui apportèrent une pourpre tissée d'or. Et il dit aux nobles :

— Emportez toutes ces choses, car je ne les revêtirai point.

Les courtisans furent stupéfaits ; certains se mirent à rire, pensant que c'était une plaisanterie.

Mais il se tourna de nouveau vers eux avec sévérité et dit :

— Emportez tout cela, ôtez-le de devant mes yeux ! Bien que ce soit le jour de mon couronnement, je ne les revêtirai point. Car cette pourpre fut tissée sur le métier de la Douleur et par les mains pâles de la Souffrance. Il y a du sang dans le cœur des rubis et de la mort dans le cœur de la perle.

Et il leur raconta ses trois songes.

Et, ayant entendu cela, les courtisans commencèrent à se regarder les uns les autres et à se parler tout bas : « Il doit être fou, car un songe n'est qu'un songe, une vision n'est rien d'autre qu'une vision. Ce n'est point une réalité dont il vaille la peine de se soucier. Que nous importe la vie de ceux qui travaillent pour nous ? Ne buvons-nous pas le vin sans avoir parlé au vigneron, ne mangeons-nous pas le pain sans avoir vu le semeur ? »

Et le châtelain, s'adressant au roi, lui dit :

— Je supplie Votre Majesté de chasser ces sombres pensées, de revêtir cette belle pourpre et de poser cette couronne sur sa tête. Comment le peuple saura-t-il que vous êtes roi, si vous ne portez point les insignes de votre dignité ?

Le jeune roi le regarda.

— Ne me reconnaîtra-t-on donc point pour roi, demanda-t-il, si je ne porte point ces insignes ?

— Le peuple ne vous reconnaîtra point, Votre Majesté ! répondit le châtelain.

— Je pensais que la dignité royale se manifestait dans l'homme même, répondit le roi ; mais il se peut fort bien que vous ayez raison, et pourtant je ne veux point

porter cet habit, je ne mettrai point cette couronne sur ma tête. Je veux sortir du palais tel que j'y suis entré.

Et il congédia les courtisans, ne retenant pour le servir qu'un jeune page, d'un an plus jeune que lui et qui avait été son compagnon. S'étant lavé dans de l'eau fraîche, il ouvrit un grand coffre peint et en tira une chemise de cuir et un grossier manteau de peau de mouton, qu'il portait lorsqu'il gardait sur la colline un troupeau de chèvres. Il les revêtit et prit en main un gros bâton de berger.

Et le petit page ouvrit tout grands ses yeux bleus, remplis d'étonnement, et lui dit avec un sourire :

— Votre Majesté, vous avez maintenant la pourpre et le sceptre. Mais où est la couronne ?

Et le jeune roi arracha une branche d'églantier qui grimpait le long du balcon, la courba et en fit une petite couronne qu'il posa sur sa tête.

— Ceci sera ma couronne ! dit-il.

Ainsi vêtu, il passa de la chambre dans la grande salle où les courtisans l'attendaient.

Et les courtisans s'approchèrent de lui, et quelques-uns dirent :

— Votre Majesté, le peuple s'attend à voir un roi, et il verra un mendiant.

D'autres s'indignaient et disaient :

— Il déshonore la cour ! Il est indigne d'être notre souverain !

Mais lui, sans leur répondre un seul mot, continua son chemin, descendit l'escalier de porphyre étincelant, franchit les portes de bronze et, montant sur son cheval, partit pour la cathédrale : le petit page courait à ses côtés.

Et le peuple riait, criant :

— C'est le fou du roi, là-bas, sur le cheval ! — et l'accablait de moqueries.

Et il arrêta son cheval et dit :

— Non ! Je suis moi-même le roi !

Et il raconta ses trois songes.

Un homme sortit de la foule et, s'adressant à lui avec amertume, dit :

— Votre Majesté ne sait-elle point que le luxe du riche est la vie du pauvre ? La splendeur royale nous empêche de mourir. Vos vices nous donnent le pain. Il est dur de travailler pour un maître sévère, mais il est encore plus dur de n'avoir aucun maître pour qui travailler. Votre Majesté pense-t-elle par hasard que les couronnes nous apporteront de la nourriture ? D'ailleurs, vaut-il la peine que vous vous en souciez ? Direz-vous à l'acheteur : « Achète à tel prix » ? et au vendeur : « Vends à tel prix » ? Je pense que non ! Retournez donc au palais, revêtez votre pourpre et vos vêtements somptueux ! Que ferez-vous de nous et de nos souffrances ?

— Les riches et les pauvres ne sont-ils point frères ? demanda le jeune roi.

— Oh, si, frères, répondit l'homme ; et le nom du riche est Caïn.

Les yeux du jeune roi se remplirent de larmes, et il poursuivit son chemin parmi les murmures de la foule ; le jeune page, cédant à la peur, l'abandonna.

Et lorsqu'il arriva aux grandes portes de la cathédrale, les soldats croisèrent leurs hallebardes et dirent :

— Que veux-tu ici ? Nul autre que le roi ne passera ces portes !

Et son visage s'enflamma de colère, et il leur dit :

— Je suis le roi ! — il repoussa les hallebardes et entra.

Et lorsque le vieil évêque le vit dans son habit de berger, il se leva, saisi de stupeur, de son siège et, faisant quelques pas à sa rencontre, dit :

— Mon fils, est-ce là l'apparence d'un roi ? De quelle couronne te couronnerai-je ? Quel sceptre mettrai-je en ta main ? Aujourd'hui est le jour de ta joie, et non le jour de ton humiliation !

— La Joie apportera-t-elle ce que révèle la Douleur ? dit le jeune roi.

Et il raconta à l'évêque ses trois songes.

Et lorsque l'évêque eut fini de l'écouter, il fronça les sourcils et dit :

— Mon fils, je suis un vieillard, déjà sur le déclin de mes ans, et je sais que beaucoup de mal se commet sur la terre blanche. De féroces brigands descendent des montagnes et enlèvent de petits enfants pour les vendre aux Maures. Les lions se tapissent dans les sables du désert pour guetter une caravane et d'un bond se jeter sur un chameau. Les sangliers ravagent les champs dans les vallées, et les renards dévorent le raisin sur les collines. Les pirates sèment la terreur le long de toute la côte, brûlent les bateaux des pêcheurs et s'emparent de leurs filets. Dans

les marais salants habitent les lépreux. Leurs demeures sont tressées de roseaux, et nul ne peut s'en approcher. Les mendiants errent dans les villes et se nourrissent avec les chiens. Peux-tu faire que rien de tout cela n'existe ? Mettras-tu le lépreux à côté de toi, sur ta couche ? Feras-tu asseoir le mendiant à ta table ? Le lion s'humiliera-t-il devant toi, et le sanglier obéira-t-il à ton ordre ? Le Très-Haut, qui a créé le malheur, n'est-il point plus sage que toi ? Voilà pourquoi je te prie de retourner dans ton palais, de prendre un air joyeux et de te vêtir d'un habit convenable à un roi. Alors je te couronnerai d'une couronne d'or et je mettrai en ta main un sceptre orné de perles. Quant à tes songes, oublie-les ! Le fardeau de ce monde est trop lourd pour un seul homme ; les souffrances de l'humanité sont trop pesantes pour un seul cœur !

— Et tu dis cela dans un temple ! s'écria le jeune roi, et il marcha en avant, dépassa l'évêque, monta les marches de l'autel et s'arrêta devant l'image du Christ, tenant entre ses mains les vases de vin et de myrrhe. Il s'agenouilla devant l'image du Christ. La flamme des hauts chandeliers scintillait sur les montures de pierreries des reliquaires, et la fumée de l'encens s'élevait en fines volutes bleues vers les voûtes. Il inclina la tête, comme pour prier, et les prêtres, dans leurs lourdes chasubles, quittèrent l'autel l'un après l'autre.

Et soudain une grande rumeur se fit entendre derrière les murs du temple, dans la rue, et les nobles entrèrent, l'épée nue, les panaches flottants, les boucliers d'acier poli.

— Où est cet interprète de songes ? crièrent-ils, — Où est ce roi déguisé en mendiant ? Où est ce jeune fou qui déshonore la cour ? Nous voulons en finir avec lui, car il est indigne de régner sur nous !

Et le jeune roi inclina de nouveau la tête et continua de prier, et lorsqu'il eut achevé sa prière, il se leva, se retourna et les regarda d'un œil triste.

Et voici que, à travers les vitraux multicolores des fenêtres, les rayons du soleil l'illuminèrent et tissèrent pour lui une pourpre plus belle que celle qui avait été préparée pour le couronnement. Et sur son bâton fleurirent des lis, plus blancs que des perles : sur sa tête, la branche desséchée revit, couverte de roses plus rouges que des rubis ! Plus blancs que les perles les plus précieuses étaient les lis, et leurs tiges étaient d'argent brillant. Plus rouges que les rubis les plus beaux étaient les roses, et leurs feuilles étaient d'or forgé.

Il se tenait là dans les habits d'un roi, et les portes des châsses aux reliques s'ouvrirent, et le cristal

les coupes contenant les Saints Dons rayonnèrent d'une lumière merveilleuse et mystérieuse. Il se tenait là, revêtu des ornements royaux, et la gloire du Seigneur remplit le temple, tandis que les saints, dans leurs niches, semblaient reprendre vie. Revêtu de ses somptueux habits royaux, il se tenait debout ; retentissaient les sons puissants de l'orgue, résonnaient les trompettes, et les enfants du chœur chantaient.

Et le peuple tomba à genoux, saisi de crainte : les dignitaires rengainèrent leurs épées et rendirent hommage au roi ; l'évêque pâlit, et ses mains tremblèrent.

— Un plus puissant que moi t'a donné la couronne ! s'écria-t-il, et il tomba à genoux devant lui.

Et le jeune roi descendit les marches de l'autel et traversa la foule pour se rendre au palais. Mais personne, dans cette multitude, n'osa lever les yeux vers son visage, car c'était le visage d'un ange.